



*Handwritten signature or scribble*



# MERCURE

## DE FRANCE

### DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

C O N T E N A N T

*Le Journal Politique des principaux événemens de  
toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en  
vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des  
Ouvrages nouveaux; les Inventions & Décou-  
vertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles,  
les Causes célèbres; les Académies de Paris & de  
Provinces; la Notice des Edits, Arrêts; les Avis  
particuliers, &c. &c.*

---

SAMEDI 6 MARS 1784.



A P A R I S

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou  
rue des Poitevins.

---

Avec Approbation & Brevet du Roi



# T A B L E

Du mois de Février 1784.

|  |     |   |                  |
|--|-----|---|------------------|
| <b>P</b> IÈCES FUGITIVES.  |     | <i>L'honneur François,</i>  | 12               |
| <i>Fragment d'un Poème sur le Printemps,</i>                         | 3   | <i>Élégies de Tibulle,</i>  | 56               |
| <i>A M. de la Harpe,</i>   | 49  | <i>L'Apothéose moderne,</i>   | 73               |
| <i>Réponse aux Vers de M. de Saint Ange,</i>                         | 51  | <i>Dissertation sur Perse,</i>  | 106              |
| <i>Les Attributs de l'Amour, Stançes,</i>                            | 52  | <i>Délassemens de l'Homme Sensible,</i>   | 118              |
| <i>Vers aux Dames reçues Associées Honoraires du Musée de Paris,</i> | 53  | <i>Observations sur la Manipulation &amp; la Propriété de l'Huile de Faine,</i> | 121              |
| <i>Ode contre le Jeu,</i>  | 97  | <i>Essai sur les Révolutions du droit François,</i>                             | 157              |
| <i>Chanson du Droit du Seigneur,</i>                                 | 102 | <i>Almanach Littéraire,</i>   | 165              |
| <i>Épître à M. Berquin,</i>  | 145 | <i>Nécrologie,</i>  | 13               |
| <i>Vers à M. de la Harpe,</i>  | 147 | <i>Académie,</i>  | 24               |
| <i>Chanson à Madame L. V. D. T.,</i>                                 | 148 | <i>Variétés,</i>  | 76, 132          |
| <i>D'un Passage sur les Juifs,</i>                                   | 149 | <b>S P E C T A C L E S.</b>   |                  |
| <i>Charades, Enigmes &amp; Logogryphes, 6, 54, 104, 155</i>          |     | <i>Concert Spirituel,</i>   | 81               |
| <b>NOUVELLES LITTÈR.</b>   |     | <i>Acad. Roy. de Musique,</i>   | 32, 83, 124, 181 |
| <i>Leçons de Géographie,</i>   | 81  | <i>Comédie Italienne,</i>   | 47               |
|  |     | <i>Anecdotes,</i>   | 184              |
|  |     | <i>Annonces &amp; Notices,</i>  | 44, 89, 136, 185 |

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN, rue de la Harpe, près S. Côme.

---

# M E R C U R E D E F R A N C E .

S A M E D I 6 M A R S 1784.

---

## P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S È .

---

*V E R S pour être mis au bas du Portrait  
de M. \* \* \* , de l'Académie des Inscriptions  
& Belles-Lettres.*

**P** U I S - J E espérer de vivre au temple de Mémoire?...  
Mais qu'importe après tout ? Dans le siècle où je vis,  
Je fais, grâces au ciel, tout le bien que je puis,  
Le vrai bien, peu connu, peu vanté dans l'Histoire.  
Je remplis mes devoirs, je règle mes desirs,  
J'aime la gloire enfin plus que les vains plaisirs,  
Et la vertu plus que la gloire.

*(Par feu M. l'Abbé Blanchet, Auteur des  
Variétés Morales & Amusantes, & qui a  
laissé plusieurs autres Ouvrages, dont il  
est vraisemblable que ses héritiers ne pré-  
veront pas le Public.*

A ij

*REMERCIEMENS d'une pauvre Veuve du  
Village de N. \* \* \*, à la REINE.*

**E**NTRE quatre vieux murs, sous la neige enterrée,  
Depuis un mois, hélas! sans feu, sans eau, sans pain,  
Par la faim, par la soif sans cesse déchirée,  
A la Nature, au Ciel je demandois en vain  
D'abrèger de mes maux la trop longue durée.  
Par le froid dans mon sein mon lait emprisonné  
M'ôtoit le seul plaisir que peut dans la misère  
Goûter encore une sensible mère....

Un pauvre enfant, mon nouveau né,  
Faisoit retentir ma chaumière

De ses cris déchirans que répêtoit son frère,

Lasse enfin de nous voir languir,

La mort dans un coin de la terre

Alloit tous trois nous réunir ...

C'est dans ce moment même, ô Reine bienfaisante,

Que votre âme compatissante,

Qui sur les malheureux sait si bien s'attendrir,

A fait promptement secourir

L'humanité sous le chaume souffrante,

Et ces secours nous ont empêché de mourir.

Jugez combien nous devons vous bénir!....

Si de mes pieds glacés je recouvre l'usage;

Oui, toute foible que je suis,

J'irai de vos bienfaits vous présenter le prix;

## DE FRANCE.

Du pauvre à vos genoux je porterai l'hommage.

De mes enfans à mes baisers rendus,

Les premiers pas feront pour ce voyage.

De fatigue épuisés, nous serons soutenus

Par l'espoir de tomber aux pieds de notre Reine.

Nous verrons de nos propres yeux

L'infatigable main dont notre Souveraine

Se sert pour essayer les pleurs des malheureux,

Et le plaisir alors passera bien la peine.

( Par M. l'Abbé le Gris , Chanoine de Sens. )

---

*A mon Rival , âgé de soixante-deux ans.*

**A**MANT plus que sexagénaire,

Je t'ai donc aussi pour rival !

Couvert d'un bonnet Doctoral,

Tu vas aux genoux de Glycère

Servir en simple volontaire,

Attendre son heureux signal.

Crois-tu marcher d'un pas égal

Sur le grand chemin de Cythère ?

L'âge est un écueil si fatal

Dans cette plaisante carrière

Que tu voudrois encor courir :

Dans tes sens usés le desir

N'est qu'une lueur passagère ;

Ne glace donc plus les Amours

Par ta fatigante chimère ;

A iij



Le plaisir lit ton baptistère  
Et te réforme pour toujours.

QUAND l'inévitable vieillesse  
Viendra, par sa caducité,  
Ridiculiser ma tendresse,  
Je distinguerai la beauté,  
Mais je n'aurai plus de maîtresse.  
L'amitié remplira mon cœur,  
Le charmant voile de l'erreur  
Sera levé par la sagesse ;  
C'est le temps où l'on peut jouir  
En paix de ses dons ineffables,  
Douceurs alors trop peu durables.....  
L'homme est au moment de mourir  
En quittant le pays des fables.

( Par M. le Comte de Rosières. )

A M. CHARLES.

TOI qui sembles rougir de partager le sort  
Des vils mortels attachés à la terre ;  
Toi qui, dans un ballon pris gaîment ton effort  
Pour t'élever ; sublime téméraire,  
Loin des brouillards grossiers de notre humble  
atmosphère.

Toi qui planas avec transport  
Sur les régions du tonnerre :

Charles, ah ! que tu dois bénir, remercier

Et bon Monsieur de Montgolfier !

( Par un Provincial. )

*Explication de la-Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.*

**L**E mot de la Charade est *Pantalon* ; celui de l'Énigme est *Veau* ; celui du Logogryphe est *Livre* , où l'on trouve *ivre* , *lyre* .

### C H A R A D E .

**P**AR un heureux détour , par un simple artifice ,  
Si tu dis un seul mot , je t'offre mon premier ;  
Si tu ne dis pas vrai , je t'offre mon dernier ;  
Si tu plaides , enfin , je te rends la justice .

( Par M. \* , de Beaumont-le-Viscomte. )

### É N I G M E .

**Q**UAND Décembre en nos champs a ramené la  
glace ,

Un Sauvage velu vient usurper ma place ;

Son règne n'est pas long , je l'éclipse à mon tour .

Dans nos champs émaillés quand Flore est de retour ,

Rival de son amant , comme lui peu fidèle ,

Il vole après les fleurs , & moi de belle en belle ,

A jv

Je poursuis mon destin plus fêté chaque jour;  
 La bouche de Chloé sans cesse me rappelle,  
 Sur son beau sein je bats de l'aile;  
 Mais je suis sans plaisir ainsi que sans amour.

---

### L O G O G R Y P H E.

**M**on père est chez les morts, Lecteur, & vos  
 regrets,  
 Vos éloges sans doute honorent sa mémoire;  
 Moi qui vivrai toujours, je naquis pour sa gloire;  
 Son nom comme le mien ne périra jamais.  
 Je marche gravement sur douze pieds portés;  
 Si quelqu'un les divise, il trouvera dans moi  
 D'un Philosophe ancien l'école respectée;  
 Ce qui des scélérats sera toujours l'effroi;  
 Le théâtre où les Preux signaloient leur vaillance;  
 Un Prince à vingt-deux ans le soutien de la France;  
 Un Héros qui vainquit dans les champs de Roccoi;  
 Ce qui défend en vain la rose priatannière  
 Quand, pour l'offrir à Lise, Alain pique ses doigts;  
 L'attrait le plus puissant du plus charmantinois,  
 Une femme pudique, éloquente & guerrière,  
 Qui, dédaignant son sexe, & trouvant tous les yeux  
 Au Barréau, dans les Camps, se fit un nom fameux  
 Un Prêtre respectable, animé d'un saint zèle,  
 Qui régna sur l'Église & combattit pour elle;  
 D'un desir curieux ce Savant tourmenté;

## DE FRANCE.

Cruellement puni de sa témérité;  
L'instrument glorieux que chérit la Noblesse;  
Ce qui souvent nous tient sous un joug accablant;  
Une vertu qui charme; un vil défaut qui blesse;  
Un petit Dieu bouffi qui va toujours soufflant;  
Un superbe animal dont on craint fort la griffe;  
Lorsqu'en certains déserts on se trouve engagé;  
Et pour finir ce très long Logogryphe,  
Un digne Orfèvre au Paradis logé.

( Par M. Louvet. )

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

---

*DE la Monarchie Française , ou de ses Loix , par Pierre Chabrit , Conseiller au Conseil Souverain de Bouillon , & Avocat au Parlement de Paris. A Bouillon , à la Société Typographique.*

LE Volume que publie aujourd'hui M. de Chabrit, ne traite que des Loix de la première & de la seconde race. Ce sont les temps barbares de notre Monarchie.

M. de Chabrit ne dit rien ni de la nature de son sujet, ni des Écrivains qui l'ont traité avant lui. Qu'on nous permette de jeter un coup d'œil sur les travaux qui ont précédé les siens, ce sera un moyen de mieux apprécier son Livre. Nous n'avons

A v

pas la prétention d'ajouter quelque chose à son Ouvrage, nous voulons seulement écrire quelques lignes qui manquent peut-être à la Préface.

Il est de bons esprits qui font peu de cas des recherches qui remontent à ces antiquités reculées. Qu'est ce que des Hordes Sauvages, sortant à peine de leurs forêts, peuvent apprendre, disent-ils, à des Nations polies & éclairées? Les règnes de Charles le Chauve & de Childebert sont-ils faits pour offrir des exemples utiles aux successeurs de Louis XIV? Après être sortis avec tant d'efforts & de peines de ces siècles d'ignorance & de barbarie, faut-il employer nos lumières à les étudier? C'est de notre bonheur qu'il est question, de nos besoins & de nos ressources, & non pas de ceux des générations qui depuis près de mille ans ne sont plus sur la terre.

C'est à peu près ainsi que raisonnaient Fontenelle dans un morceau sur l'Histoire, dont les sophismes même sont des vûes très philosophiques.

D'un autre côté, les Beaux-Arts représentent toujours le génie de la barbarie, la hache & la flamme à la main, couvert de sang, & entouré de ruines. Ils l'ont dénoncé au genre humain comme le fléau des empires & le destructeur des hommes, parce qu'il a mutilé des statues & renversé des colonnes.

Des esprits éclairés ont vû les mêmes

siècles sous des couleurs bien différentes.

Ces barbares, disent-ils, qu'on nous peint comme les fléaux des peuples & des empires, n'ont renversé que des empires qui étoient dans leur décadence, n'ont détruit que des peuples qui l'étoient déjà par leurs vices. Quand les Sociétés ont vieilli dans la mollesse & dans le luxe, c'est la barbarie qui vient rajeunir le genre humain & lui rendre ses forces. Ce sont les barbares qui élèvent sur la terre les Cités & les Royaumes; aucune Nation illustrée dans l'Histoire n'a eu des peuples civilisés pour fondateurs. Ces institutions saintes, qui enchaînent & ennoblissent tous nos besoins & tous nos desirs, qui, en donnant à la beauté le charme de la pudeur & de la modestie, ont créé les passions & les bonnes mœurs, sont des loix de barbares, presque toujours détruites par la civilisation. C'est dans ces Sociétés encore dans l'enfance, que le Législateur découvrira le mieux les formes les plus naturelles & les plus légitimes des Gouvernemens. Ce sont les passions des barbares, toujours impétueuses & ardentes, qui laissent échapper tout le cœur humain aux yeux du Moraliste. Le tableau de leurs mœurs peut donc être à la fois l'école du Moraliste & du Législateur. Il peut l'être encore du Peintre & du Poète : l'imagination des barbares a créé des prodiges de la mythologie & de la féerie, embellis ensuite par le génie d'Homère & de l'Arioste. Les Héros d'Homère sont des

A vj

barbares, & ces mêmes hommes, qui ont détruit si souvent les chef-d'œuvres des Arts, en ont été presque toujours les plus beaux modèles. Aussi tout ce qu'il y avoit de grands talens chez les anciens, dans les siècles les plus éclairés, tournoient sans cesse leurs regards vers ces siècles de la barbarie. Hérodote & Trogue - Pompée peignoient avec autant d'intérêt le Scythe errant autour des Palus Méotides, que l'habitant de Memphis & d'Écbatane. Horace cherchoit chez les Germains des images, & Tacite des vérités morales. Poètes, Orateurs, Philosophes, tous les Écrivains de l'antiquité embellissoient souvent leurs productions de mots échappés à la bouche des barbares. Enfin, nos mœurs, nos opinions, nos loix, nos arts même, tout a pris naissance chez eux; nous sentons encore avec leur goût, nous pensons avec leur esprit, nous obéissons encore à leurs institutions: il faut les étudier & les connoître pour ne pas nous ignorer entièrement nous-mêmes; & malgré notre orgueil, ils seront toujours placés à la tête de l'histoire du genre humain.

Nos Historiens, le Gendre, Mézerai, Daniel, qui copioient les chroniques, ou se copioient les uns les autres, n'en favoient pas assez pour étudier nos origines dans les monumens de nos premières loix; ces monumens ne sont même rassemblés & recueillis que depuis peu de temps.

Plusieurs Philosophes, qui ont voulu péné-

trer dans cette nuit profonde, y ont pris des routes différentes, & ne se sont rencontrés que pour se combattre.

Le Comte de Boulainvilliers y entra le premier, mais il ne se crut point dans les ténèbres. Rien ne parut plus facile au Comte de Boulainvilliers que de nous apprendre comment tout s'étoit passé précisément il y a douze à treize siècles, lorsque l'empire des Gaules passa des Romains aux Francs nos ayeux. Il renverse les obstacles qui s'élèvent devant lui; il coupe les nœuds qu'il ne peut dénouer. Plein de toutes les idées qui ont élevé si haut l'âme de cette première noblesse à laquelle il tenoit, il ne voit que deux choses dans nos origines, des victoires & des défaites. \* Les vainqueurs prirent tout pour eux, les terres, la noblesse, les dignités, la puissance; les vaincus furent enchaînés à la terre, aux travaux, à la servitude: voilà toutes nos origines; il ne lui en

---

\* Cette vûe que le Comte de Boulainvilliers borne à nos origines est devenue générale dans le Livre de *la Félicité publique*. M. le Chevalier de Ch\*\*\*. ne voit que des *Capitulations* dans toutes les Constitutions. On est d'abord étonné de cette idée; on l'est ensuite de la multitude de preuves qu'elle semble trouver dans l'Histoire; mais elle exige une discussion particulière qui seroit ou qui paroîtroit ici déplacée. Ce Livre en général est un de ceux qui fait le plus penser sur l'Histoire. Il est plein de choses neuves, & il peut en faire trouver.



fait pas davantage pour expliquer l'état des choses & l'état des personnes. Dans son style, plein d'une franchise & d'une simplicité guerrière, on croit presque entendre un compagnon de Clovis qui raconte les choses qu'il vient de voir & celles qu'il a exécutées. Cet Ouvrage d'un homme du monde, offre cependant une érudition qui feroit honneur à un homme de Lettres. De notre Histoire & de nos Loix, dit Montesquieu, il en connoissoit bien les principales choses.

L'Abbé Dubos semble n'avoir écrit sur le même sujet un Ouvrage en trois Volumes, que pour combattre l'opinion du Comte de Boulainvilliers. Dans le système du Comte, l'épée a tout fait, & les vainqueurs ont imposé les Loix; dans le système de l'Abbé, les Francs victorieux se sont soumis l'épée à la main aux Loix & à la Religion des vaincus. On est tenté d'abord de conclure que tout ce que prouvent leurs opinions opposées, c'est que l'un étoit Ecclésiastique & que l'autre étoit Gentilhomme. Mais tous les deux avoient trop de lumières pour prendre leurs idées dans les préjugés de leur état. Accoutumé, pour ainsi dire, à vivre dans l'antiquité, dont il connoissoit très-bien les Historiens, les Poètes & les Orateurs, l'Abbé Dubos voit par tout les anciens, & ne peut se résoudre à quitter Rome & Bizance. Au sortir des forêts, nos premiers Rois, selon lui, ont été assez éclairés pour connoître & pour faire mouvoir tous les ressorts de l'administration

compliquée des Romains; il les revêt des ornemens des Magistrats de l'Empire; de nos premiers Monarques, il en fait presque des Consuls & des Proconsuls. L'Abbé Dubos avoit sous les yeux le Code Salique & Ripuaire, nos Chartes, nos Capitulaires, les Loix des Lombards, des Wisigots & des Bourguignons, & il cherchoit toujours le Gouvernement François dans les Loix de Justinien. Cette opiniâtreté donna un peu d'humeur à Montesquieu, qui a combattu à la fois les opinions du Comte de Boulainvilliers & celles de l'Abbé Dubos. Mais cette humeur rendit seulement la discussion plus vive & plus piquante; elle lui fit porter la gaieté d'un esprit aimable au milieu des Loix féodales, & lui inspira une multitude de ces traits saillans par lesquels un esprit supérieur renverse d'un mot les sophismes d'un Volume.

Montesquieu qui, dans presque tous ses Ouvrages portoit les vûes de son esprit sur tous les âges & sur tous les peuples de l'Histoire, a parlé souvent des barbares. Dans son Ouvrage sur les Romains, il les trouve au déclin de cette puissance, & son pinceau, peut être un peu affoibli dans la décadence de l'Empire, se ranime à l'aspect des barbares qui se précipitent des bornes du monde où ils étoient adossés, & redevient sublime pour peindre Attila recevant dans sa maison de bois les Ambassadeurs d'Orient & d'Occident. Il avoit tracé le plan d'une

Histoire de toutes les Monarchies barbares, & on ignore si ce plan a été exécuté en tout ou en partie; mais on jugera sans doute que la gloire des peuples de l'Europe eût reçu un nouvel éclat, si leurs antiquités avoient eu pour Historien un homme tel que Montesquieu.

Dans l'*Esprit des Loix*, la fin du Livre où il traite des *Loix dans leur rapport avec la nature du terrain*, le Livre entier de l'*origine & des révolutions des Loix civiles en France*, & les deux Livres sur les *Fiefs*, quoique séparés par les vûes de l'Auteur, & placés dans des Volumes différens, peuvent être regardés cependant & lûs de suite comme un Ouvrage sur les antiquités de notre Monarchie; c'est même ainsi qu'il faut les lire pour bien les comprendre.

Cette partie du Livre immortel de l'*Esprit des Loix*, est la seule contre laquelle la critique semble avoir conservé quelque avantage. Parmi les gens de goût, il en est peu qui aient eu le courage de la lire, & ceux qui l'ont lûe se plaignent de n'avoir pu l'entendre. On ne disconvient point que la marche ordinaire de l'esprit de ce grand Homme n'ait de grands inconvéniens dans des matières aussi difficiles & aussi obscures. Il falloit conduire pas à pas le Lecteur dans les routes ténébreuses de ces siècles reculés, lier tous les faits, expliquer tous les mots de ces Loix dont on n'entend plus la langue, suppléer aux monumens qui manquent par des développemens étendus de ceux qui

nous reflent ; il ne falloit rien supprimer , rien franchir : cette methode , qui étoit néceffaire , eût été oppofée à la nature du génie de Montefquieu. Occupé à découvrir , il ne l'eft jamais à démontrer : on diroit qu'il ne fonge jamais qu'on doit le lire , ou qu'il fuppose que tous fes Lecteurs ont fon génie. Un mélange continuel de fragmens de Loix barbares , & de penfées courtes & détachées ; de rexes obscurs & de commentaires profonds , fatigue l'attention la plus forte , & fait fermer le Livre à chaque instant. Des traits lumineux , des expreffions d'un grand éclat vous avertiffent que vous marchez dans ces ténèbres à la fuite d'un homme de génie ; mais rien n'eft éclairé : il crée la lumière , & ne la répand pas fur les objets.

Telle eft l'impreffion qu'on doit recevoir à la première lecture de ces recherches de *l'Efprit des Loix* fur nos origines. Mais à cette première impreffion en fuccèdent de bien différentes pour ceux qui ont le courage de rester quelque temps avec Montefquieu dans ces obscurités.

On s'apperçoit d'abord que , le premier , il a diftingué parmi nos anciens momumens , ceux qu'il faut interroger , ceux qui peuvent nous apprendre quelque chofe ; & qu'on eft loin de pouvoir lui faire le reproche qu'il a fait fi juftement à l'Abbé Dübos , dans le langage des *Aftroffomès* , *d'avoir ignoré le véritable lieu du fobél.*

Le Comte de Boulainvilliers & l'Abbé Dubos, qui ne cherchoient dans nos antiquités que leur système, n'y ont guère vu autre chose; & après les avoir lûs, on ne connoît presque rien de nos antiquités. Montesquieu, dont l'imagination brillante auroit pu si aisément élever un vaste système sur une courte érudition, ne forme aucun système, & parcourt un à un, pour ainsi dire, les grossiers monumens de ces siècles, les Codes, les Chartres, les Capitulaires. On est touché de voir un esprit si rempli de grâces & de délicatesse se condamner à des recherches qui pourroient effrayer un Érudit; sacrifice que le goût & le talent font si rarement au bien public. C'est un spectacle curieux & intéressant de voir un homme supérieur aux Platon & aux Aristote, de voir le Législateur des siècles les plus éclairés, enseveli dans les ruines de ces temps d'ignorance, consumer une partie de son génie à commenter les Ordonnances de Gontran & de Chilpéric, l'Édit de Pistre, & les formules de Marculfe. En admirant son courage, on prend celui de le méditer assez pour le comprendre. Bientôt on commence à voir ce qu'il a vu lui-même dans les fragmens des Loix qu'il cite; ces commentaires si serrés se développent, l'obscurité des textes se dissipe, ces paragraphes & ces chapitres, que rien ne paroïssoit lier ensemble, s'unissent par la lumière qui passe des uns aux autres; on trouve la ré-

ponse à toutes les questions qu'on peut faire sur le Gouvernement de ces temps, presque effacés de l'Histoire : du milieu de ce chaos s'élève un empire, & l'on fait comment & par qui la justice y est rendue, quelles sont les troupes qui le défendent, les dignités qui le décorent, les subsides qui l'enrichissent : on voit quel est le sort des Grands, de l'homme libre & de l'esclave. A cette clarté, on apperçoit encore une foule de détails sublimes & charmans, sur lesquels le goût se repose. Dans ces antiquités recueillées, Montesquieu voit déjà commencer cet esprit chevaleresque, ces principes d'honneur & de galanterie qui composent le caractère du François ; & dans le Livre des Fiefs on lit alors des pages qui pourroient se trouver dans le *Temple de Gnide*. C'est dans les mêmes Livres qu'on voit le portrait de Charlemagne, le plus beau qui ait jamais été tracé : jamais le Peintre & le Héros n'ont paru tous les deux si grands ; & Montesquieu, au milieu des Écrivains qui ont parlé des Loix féodales, ressemble à Charlemagne au milieu des Rois de la première & de la seconde race.

M. l'Abbé de Mably suivit de près Montesquieu dans le même sujet, & il l'étudia comme s'il y étoit entré le premier. Il eut le même courage, & plus de patience ; il fouilla dans les Loix & dans les Chroniques, il étudia les vieux monumens ; on peut croire seulement qu'ils